

Les Amis des Musées De Châteauroux



Bulletin n° 22 - 2019



Conseil d'administration

Bureau :

Président

D^r Christian Moreau

Vice- président

M. Jean-Claude André

Secrétaire générale

M^{me} Nicole Kervinio

Secrétaire générale adjointe

Chargée de mission « voyages »

M^{me} Colette Ricci

Trésorier

M. Bernard Sainson

Trésorière adjointe

M^{me} Nicole Baillon

Délégués au bulletin

M^{me} Michèle Ridard

M Paul Kervinio

Membre de droit :

M^{me} Michèle Naturel

(Directrice des musées de Châteauroux)

Autres membres :

M^{me} Marie-Claude André

M^{me} Marie-José Belanger

M^{me} Agnès Boiron

M. Jean-Louis Cirès

M^{me} Elisabeth Dissoubray

M^{me} Jocelyne Fourré

M^{me} Francine Hermier

M. Jean-Michel Lavaud

M. Jean-Pierre Lecubin

M. Jean-Pierre Naturel

M. Jean-Marc Sala

M. Jean-Pierre Surrault

M^{me} Brigitte Tisserand

Membres d'honneur :

M. Michel Berthelot (membre fondateur)

M. Jean-François Piaulet (membre donateur)

Musée hôtel Bertrand

2 rue Descente des Cordeliers, 36000 Châteauroux

Site internet : <https://amismuseechateauroux.wordpress.com>

*En couverture du bulletin : « La petite vendangeuse »
Auguste Charodeau (1840-1882)*

Chers amis

Voici, comme chaque année, le bulletin de notre Association, dans lequel vous trouverez résumées les activités que nous avons réalisées en 2019.

Ces petits articles visent simplement à permettre aux participants de retrouver quelques souvenirs de moments agréables passés ensemble. Mais ils témoignent aussi du dynamisme de notre association, et de l'engagement de ses membres dans l'organisation de sorties et voyages qui ont recueilli de grands succès. Je souhaite à cet égard, remercier Colette Ricci, Michèle Ridard et Jean Claude André, qui ont été les principaux artisans de ces sorties.

L'assemblée générale du samedi 11 janvier nous permettra de vous présenter les activités programmées pour 2020. Il m'est maintenant possible d'annoncer que le voyage annuel nous conduira cette année vers le Sud, puisqu'après un large débat au sein de notre Conseil il a été choisi de partir début octobre pour Séville et Cordoue. Dans le contexte géopolitique contemporain, nous espérons que beaucoup seront curieux de découvrir, à l'occasion de ce voyage, l'étonnante histoire de l'influence arabe dans la péninsule ibérique. Ce pourrait être aussi le fil rouge de quelques conférences de l'année 2020...

Bonne année de découvertes à tous, dans l'amitié et l'échange.

Christian Moreau

*Notre ancien Membre fondateur, **Michel Berthelot**, vient de nous quitter. Passionné de l'histoire de Châteauroux, il fut un artisan majeur du renouveau de la recherche historique sur le Général Bertrand, auquel il a consacré la première biographie substantielle, qui a longtemps fait référence. Il a aussi joué un rôle essentiel dans la création de notre association et nous souhaitons ici lui rendre hommage.*



Découverte du Mans Les 11 et 12 avril 2019 « Catherine Bignon »

Après un itinéraire très agréable en car, nous sommes arrivés au Mans, ville célèbre pour sa prestigieuse course automobile des Vingt-Quatre heures ; mais on a tort d'associer cette ville qu'à cet événement : Le Mans est une ville d'art et d'histoire.

Nous étions attendus pour le déjeuner à la Brasserie des Jacobins : la table était dressée dans la verrière du 1^{er} étage, lieu idéal pour une vue unique sur la cathédrale. Au menu, deux spécialités locales incontournables : les rillettes et la marmite sarthoise.



Sur la place du jet d'eau nous avons pris place dans le petit train aux couleurs de la ville. D'une durée d'une quarantaine de minutes, ce tour, idéal pour avoir un aperçu, nous a immergés au cœur de la Cité Plantagenêt appelée le Vieux Mans. L'itinéraire nous a conduits devant une façade d'allure médiévale, reste de l'ancien Palais Plantagenêt où Henri II, futur roi d'Angleterre, naquit. « Plantagenêt » vient du surnom attribué à son père Geoffroy en raison d'une branche de genêt qu'il arborait à son chapeau lors de ses chasses. Puis passage devant la Maison de la reine Bérengère (qui ne

l'aurait jamais habitée) aujourd'hui musée de l'histoire locale et populaire. Par les ruelles pleines de charme, étroites, pavées et bordées de chasse-roues, nous avons découvert les maisons en pans de bois aux silhouettes hautes et étroites et les hôtels particuliers de la Renaissance. Certains logis sont ouverts au rez-de-chaussée sur l'espace public.

La balade s'est poursuivie en longeant les bords de la Sarthe et de l'autre, l'enceinte romaine, l'une des mieux conservée d'Europe. Ce sont les Romains qui au III^{ème} siècle ont fondé la ville sous le nom de « Vindunum ». De l'enceinte longue de 1300 m à l'origine, il n'en subsiste que 800 ; elle était rythmée par une quarantaine de tours, dont onze sont encore visibles. Le parement à décor géométrique est orné d'un petit appareil de moellons de calcaire et de grès roussard (orangé). Nous sommes ensuite passés dans le quartier Saint-Nicolas, centré autour de la place de la République, place réservée aux promeneurs, très animée, où ont pris place les terrasses des cafés. Sur quelques notes cristallines de harpe, l'enregistrement du petit train était clair, documenté et accompagné de quelques anecdotes. Toutes ces informations aiguisèrent notre curiosité pour suivre la visite piétonne.

Retour Place du Jet d'Eau, deux guides nous attendaient. Pour accéder à la vieille ville et découvrir ce quartier historique, nous avons emprunté l'escalier à double volée de marches, orné d'une balustrade néogothique. La Cité étonne par la richesse et la variété des façades :

la maison dite de Scarron du XVI^{ème} reconnaissable à sa tourelle à pans coupés ou la maison du Pèlerin de style gothique dont la toiture et le linteau sont ornés de petites coquilles rappelant que la ville était une étape pour Compostelle, etc.....

Des façades ont une décoration particulière : la maison du Drapier comporte une imposante banderole de personnages nus ou habillés d'un pourpoint et d'une petite collerette, la maison double des Deux-Amis doit son nom à la sculpture du pilier central avec deux hommes qui se tiennent la main, chacun d'eux regardant vers sa propre porte d'entrée, ou la



maison d'Adam et Eve avec sa façade richement décorée : des pilastres en bois encadrent toutes les ouvertures et une frise mêle enfants musiciens et végétaux ; au-dessus de la porte, deux personnages semblent regarder une pomme !

De nombreux piliers corniers ont été conservés dans la Cité dont le Pilier-aux-clés coiffé d'un chapiteau ionique au fût parsemé de clés sculptées.



Appuyé sur un côté de la cathédrale et d'une hauteur de 4,55 m, le Menhir est le seul témoin d'un ensemble disparu de mégalithes qui atteste de la présence de l'homme depuis 7 000 ans et de la spiritualité de ces lieux. Symbole de la fertilité, ses drapés de grès rosé laissent apparaître un nombril, objet d'anciennes dévotions.

La cathédrale Saint-Julien est l'une des plus vastes cathédrales de France. C'est un édifice complexe ; sur les fondations du IV^{ème} siècle, plusieurs campagnes de constructions et reconstructions se sont échelonnées pendant cinq siècles. Prouesse architecturale : tout autour du chevet, des arcs boutants en Y renversé s'appuient entre les treize chapelles rayonnantes. C'est un joyau de l'édifice. L'entrée principale met en scène des personnages de l'Ancien Testament ; au-

dessus du portail, le Christ en majesté est entouré des symboles des quatre évangélistes. Dès l'entrée, le contraste frappe entre la nef romane et le chœur gothique lumineux et élancé. La cathédrale est le seul édifice français à posséder une collection de vitraux qui couvre toute l'évolution de l'Histoire de l'Art et de sa technique. Un arrêt s'imposa devant le célèbre fragment de l'Ascension (vers 1145) : sur des



fonds rouges et bleus se détachent les douze apôtres et la Vierge. Les pans de leurs vêtements ondoyants et les bras tendus confèrent à la scène vie et animation. Le vitrail a été complété par des panneaux abstraits. Située dans l'axe de la nef, la voûte de la chapelle de la Vierge est recouverte d'une peinture qui figure quarante-sept anges musiciens tenant des textes, des partitions ou des instruments de musique. Dans d'autres chapelles, une statue de Sainte-Cécile en terre cuite, une scène du Saint-Sépulcre, ainsi qu'une Mise au tombeau.

Le Vieux Mans est un havre pour la rêverie romantique, la flânerie ; c'est un lieu idéal qui a servi de cadre à de nombreux films, téléfilms ou séries : Cyrano de Bergerac, Le Bossu, l'Homme au Masque de Fer ... La petite pause salée « O' Comptoir des Cocottes » fut la

bienvenue avec toasts de rillettes accompagnés du vin blanc de Jasnières, le plus connu des vins sarthois.

L'ABBAYE DE L'EPAU située à 4 km du Mans



fut notre première visite du vendredi 12. Elle doit sa fondation à la Reine Bérengère, veuve de Richard Cœur de Lion. Après avoir vécu 25 ans au Mans, elle souhaita établir une abbaye pour y être inhumée et en confia sa construction aux Cisterciens. Jusqu'à la Révolution de 1789, elle fut occupée par les moines. Devenue ensuite propriété privée, elle subit diverses dégradations jusqu'à tomber dans l'oubli. C'est en 1959 qu'elle fut rachetée par le Conseil Départemental de la Sarthe qui entreprit sa restauration dans le respect du style architectural initial. L'abbaye reprend le plan-type des abbayes cisterciennes ; une église adossée au cloître et les différentes salles des moines réparties autour du cloître. Les bâtiments sont sobres et la décoration dépouillée.

Le cloître a été détruit pendant la Révolution ; seuls les corbeaux de pierre matérialisent l'emplacement de la toiture.

La salle capitulaire, salle la plus importante d'une abbaye, est le lieu où se réunit la communauté. Elle est bordée vers l'extérieur par des fenêtres géminées. Le gisant de la Reine Bérengère y est entreposé, accompagné de ses symboles : la couronne pour la royauté, le lion pour son courage et le chien pour sa fidélité à sa Foi et à son mari. Une aumônière représente sa générosité. Le livre qu'elle tient est orné d'un petit gisant et de deux bougies pour évoquer ses prières et sa vie.

Le scriptorium est l'atelier où les moines recopiaient les manuscrits et les enlumaient.

Le chauffoir avec sa grande cheminée permettait aux moines de faire réchauffer leurs encres souvent gelées en hiver. Un petit guichet,

communiquant avec le scriptorium, était destiné à passer les encres. C'était aussi la pièce où se pratiquaient la tonsure et les saignées. Le réfectoire n'a jamais été construit.

Au 1^{er} étage, le dortoir du XIII^{ème} siècle est couvert d'une magnifique voûte en berceau de bois de châtaignier. La lumière est diffusée par de petites fenêtres carrées. A partir du XV^{ème}, les moines eurent leurs cellules, parfois décorées comme l'attestent des traces de polychromie représentant l'Annonciation et la Visitation. Une pièce attenante était destinée à la conservation des archives et des manuscrits.

En rez-de-chaussée, la chapelle abbatiale est construite sur plan en croix grecque mais le bas-côté du transept nord et trois travées de la nef n'ont pas été construits. Les fenêtres présentent des vitraux à motifs sobres ; la seule décoration est la grande verrière du chœur. C'est un ensemble impressionnant par sa clarté. En fin de visite, les voix d'un petit groupe de choristes issu des « Amis des Musées » résonnèrent dans la nef... testant l'excellente acoustique !



Notre dernière visite fut pour le musée de Tessé. Un des plus anciens musées de France, situé dans un parc magnifique, il occupe l'emplacement de l'ancien domaine de la famille de Tessé. Dans la première salle réservée aux Primitifs italiens, Sainte-Agathe de Pietro Lorenzetti (1315), provenant d'un polypptyque, est représentée à mi-corps, hiératique, la tête légèrement inclinée. Petit à petit, les personnages vont s'humaniser : attitudes plus souples, visages expressifs, comme sur une autre toile d'une Vierge à l'Enfant du XV^{ème} siècle. Dans les autres salles, des sujets inspirés de la mythologie ou représentant des paysages, portraits, scènes de genre, natures mortes, etc. Les artistes des XVII-XVIII^{ème} sont particulièrement bien représentés. La toile Diane et Actéon est animée de plusieurs personnages et animaux sur fond de paysage, d'où l'importance des lignes directrices et de

l'équilibre des couleurs. Très différent est Le Couronnement d'épines de Bartholomeo Manfredi : des personnages plus réalistes sont campés sur un fond neutre ; le violent contraste entre l'ombre et la lumière rappelle le clair-obscur du Caravage.



Avec Le Sommeil d'Elie, Philippe de Champaigne livre une composition simple sur un paysage détaillé : lignes perpendiculaires des corps, coloris clairs et froids ; élégance et délicatesse de l'Ange. Du même peintre, La Vanité est très sobre ; teintes réduites, aucun détail ornemental, symétrie rigoureuse : un crâne cantonné d'un vase contenant une tulipe (fragilité de la vie) et un sablier (écoulement du temps). Les collections du musée embrassent d'autres domaines : une série de tableaux illustrant les épisodes du célèbre « Roman comique » de Paul Scarron publié en 1651 lors de son séjour au Mans. Mais aussi des sculptures, objets d'art, faïences, ainsi que le grand secrétaire-bibliothèque de Louis XV estampillé B.V.R.B (Bernard II Van Risenburgh) commandé pour le Grand Trianon.



La section archéologique sur L'Art égyptien est la plus étonnante. Outre nombre d'objets et la momie couverte de son cartonnage, l'Egypte pharaonique couvre un vaste espace avec la reconstitution grandeur nature de deux tombes : celle de la Reine Néfertari, épouse de Ramsès II (1230 av. J-C) et celle « aux vignes » de Sennefer, gouverneur de Thèbes. Nous y avons pénétré sous une lumière tamisée. Le rendu fidèle a été imaginé par la fondation Kodak-Pathé par un dispositif de reproduction sur plaques. C'est une réalisation stupéfiante !

Cette sortie nous a fait découvrir une ville très attractive : un patrimoine exceptionnel et des espaces urbains très aérés avec ses jardins secrets et publics. Le Mans souhaiterait que son enceinte romaine soit classée au patrimoine mondial par l'UNESCO.

LE MYSTERE DU GISANT AU LIVRE DE BERENGERE

« François Hermier »

En ce sec et rayonnant mois d'avril 2019, au cours du voyage culturel des « Amis des musées de Châteauroux » au Mans et à l'abbaye royale de l'Epau, à la suite des conférences de la Fédération des Chemins de la guerre de cent ans à Gargilles évoquant Richard Cœur de Lion, comment ne pas se poser la question : pourquoi sur son gisant, la reine Bérengère tient-elle un livre et quel est ce livre ? Notre guide ne peut répondre. D'autres questions sont évoquées dont le fréquent déplacement du gisant. Mais rien sur le livre. Alors tentons d'étudier et de lever cet autre mystère.

La Reine Bérengère (1165-1230), veuve de Richard Cœur de Lion depuis l'année 1199 sans l'avoir bien connu, meurt l'avant-veille de Noël 1230 dans son palais des comtes du Maine au Mans, à l'âge de 50 ans. Son corps est acheminé jusqu'à l'abbaye royale de l'Epau qu'elle a fondée en 1229, mais l'abbatiale étant inachevée, elle est inhumée dans la salle capitulaire. Son corps est d'ailleurs bien retrouvé en 1960 dans la salle capitulaire là où il fut primitivement déposé ; son gisant de pierre, lui va voyager.



Le gisant. Les religieux font sculpter son monument funéraire ou gisant, bien des années plus tard mais toujours au XIII^e siècle, en lui conférant les signes distinctifs de sa qualité de Reine : couronne surmontée de fleurons et de cabochons sur sa tête, robe plissée d'époque, fermée au col par une fibule et serrée à la taille par une longue ceinture médiévale à boucle en Y aux armes de Bérengère d'azur à la croix pommetée d'argent. Deux animaux sont allongés à ses pieds : le chien, symbole de fidélité

et le lion attribut de Richard au-dessus du chien, le protégeant ou le soumettant ?

Bérengère soutient de sa main gauche au-dessus de son cœur, en forme d'offrande, un livre fermé muni d'un fermoir, qu'elle tient à deux mains. Le livre montre sur son côté droit des pages que le sculpteur a représentées par des stries. Ainsi il s'agit bien d'un livre et non d'un petit monument funéraire surmontant le buste de Bérengère.

Après la salle capitulaire, en 1602, le gisant fait son entrée dans l'abbatiale près de l'autel. Il est déplacé en 1672 au centre du chœur et y resta jusqu'en 1790. En 1861, il est donné par la propriétaire de l'abbaye à la cathédrale Saint-Julien du Mans. En 1862 il est classé au titre des immeubles des monuments historiques. En 1921 il quitte la cathédrale du Mans et est déposé en 1973 dans la chapelle sud de l'ancienne abbaye de l'Epau. En 1988, après 386 ans de pérégrination, le gisant retrouve sa place dans la salle capitulaire près du corps de Bérengère. En 2018, il est projeté de le remettre dans l'abbatiale. Sans suite.



Le livre. Il s'agit d'un livre en pierre, fermé, représentant de façon sculptée sur sa page de garde une femme allongée, sans doute Bérengère, entre deux cierges, les mains jointes, comme la répétition du gisant à l'infini, mais sans le livre.

Les gisants en pierre sculptée avec un livre. Rares sont ces monuments funéraires représentés avec des livres, plus encore pour des personnages féminins.

La représentation du livre dans cette salle capitulaire, haut lieu des rappels de la règle de Saint-Benoît ne serait-elle pas en cette rare circonstance de l'inhumation d'un personnage

royal, la représentation de la règle de Saint-Benoît ? Pas sûr, la page de garde serait alors plus vraisemblablement une représentation de Saint-Benoît, ce qu'elle n'est pas puisqu'elle représente une femme entourée des cierges de la cérémonie d'obsèques.

La proximité du scriptorium, lieu de travail journalier des moines connus pour la grande qualité de leurs enluminures ne peut-il pas de fait conférer à ce livre, la représentation d'un livre d'heures ? Pourquoi pas. Ce ne serait alors pas un hasard pour ce lieu monastique où les moines se seraient appliqués à représenter la reine avec son livre d'heures, elle qui fonda leur abbaye, alors que l'architecture et la règle cistercienne ne permettaient pas une représentation sculptée ailleurs que sur un monument profane.

Nous avançons dans des explications plus crédibles par ce tâtonnement érémitique qui donne de la stature à notre histoire dans la grande histoire. Et pourtant en tâtonnant encore un peu, que ne trouve-t-on pas dans la généalogie par alliance de Bérengère !

A l'abbaye de Fontevraud, la reine Aliénor d'Aquitaine est elle aussi représentée avec un livre, mais ouvert. A l'abbaye de L'Epau la Reine Bérengère est représentée avec un livre fermé. Personne à ce jour n'avait fait le rapprochement de ces reines-gisant aux livres. Ces représentations sculptées de livres portés par des reines ou des rois sont encore plus rares que celles des moines. Et pourtant à une génération, elles se suivent dans cette dynastie des reines d'Angleterre. Belle-mère de Bérengère, Aliénor d'Aquitaine, deux fois reine, ne cesse de voyager, de marier, de bâtir, de trahir, de guerroyer ou d'aimer. Aliénor marie son fils bien aimé Richard Cœur de Lion à Bérengère. Aliénor tient comme sa vie un livre ouvert, un livre qu'elle n'a pas eu le temps de lire de son vivant.



Sous les coupoles de l'abbaye de Fontevraud, le gisant polychrome d'Aliénor d'Aquitaine (1122-1204) tient dans ses mains un livre de pierre ouvert, aux pages effacées. Que n'a-t-on pas écrit sur ce livre ouvert, sans écritures apparentes et sur la reine les yeux fermés regardant vers le néant. Balivernes. Les traces de polychromie bleues ou rouges résistent mieux aux usures du temps que les noires. La reine prie, tout simplement, pour l'éternité. Il s'agit bien d'un livre de prières, qui comme les livres d'heures, coûte très cher et qu'elle revisite comme sa vie, son œuvre et son pardon.

Voici donc deux livres de prières exhumés du néant culturel, mais non cultuel, pour preuve de recherche de rédemption. Vivons l'instant présent, nous dit Bérengère, comme le livre d'une vie qui se referme sur une règle choisie. Vivons l'instant présent, nous dit Aliénor, comme une vie, dont elle ne connaît pas la fin. Pas étonnant que cette reine ait fait naître une littérature abondante noire ou solaire.

En 1984, la reine Elisabeth II d'Angleterre vint s'incliner devant le gisant de la reine Bérengère dans la chapelle sud de l'ancienne abbaye de l'Epau. Elle émet à cette occasion le vœu que les époux, Bérengère et Richard, soient réunis à Fontevraud après tant de siècles de séparation.

Comment ne pas penser que c'est alors et seulement à ce moment qu'Aliénor referme son livre !

« TOUTES LES HEURES BLESSENT ET LA DERNIERE TUE »

**Sortie du 27 juin 2019 au Musée des Ponts et Chaussées à Guilly
« Gilberte Torta »**



Surnommé « le Grand Français », Ferdinand de Lesseps a été le principal promoteur des deux projets de canaux les plus ambitieux de son temps, le canal de Suez puis le canal de Panama. Ayant perdu son poste de diplomate, il s'installe dans l'Indre en 1851 au château de la Chesnaye à Guilly, au sein d'une propriété acquise par sa belle-mère où il crée une ferme modèle en 1854. C'est dans cette ancienne ferme restaurée qu'est aménagé le Musée des Ponts et Chaussées ; il y accueille une exposition temporaire à l'occasion des 150 ans de l'inauguration du canal de Suez.



Ce musée, unique en France, présente l'histoire de la plus vieille administration de notre pays : les Ponts et Chaussées. On y trouve toutes sortes de matériels, des objets exceptionnels, ainsi que l'histoire des métiers s'y afférant. Une équipe de bénévoles passionnés s'occupe d'y entretenir et d'y restaurer les engins, véhicules et autres matériels utilisés par les agents des Ponts et Chaussées et aujourd'hui de l'Équipement.

Le lieu dispose de quatre salles d'exposition. Une est consacrée à l'histoire de Ferdinand de Lesseps ; une seconde au matériel des cantonniers ; une troisième au petit matériel d'entretien des routes ; la quatrième au matériel d'auscultation des routes ; Un espace extérieur permet de présenter les gros engins de travaux publics.



Sont présentés de manière didactique des outils, matériels, instruments, véhicules de la vie des hommes des Ponts et Chaussées, des engins de chantiers, du plus petit au plus gros, des cartes, du matériel topographique, d'anciens panneaux de direction,

Une magnifique et imposante lentille de Fresnel avec armature en laiton, sans oublier un scafandre doté d'un casque en cuivre... puis une dégourdisseuse à goudron avec rampe d'épannage, des locomobile, déneigeuse, rouleau compresseur Richier, mais aussi des fiacre, landau et omnibus... dont l'usage est expliqué par le conservateur du musée venu spécialement pour nous de Paris, faisant revivre le dur travail des cantonniers dans le passé.



Christian Moreau, spécialiste de Ferdinand de Lesseps, s'est aimablement chargé de nous commenter l'exposition consacrée à sa vie et à son œuvre, exposition, montée dans l'ancienne grange dans le cadre des manifestations culturelles commémorant le 150^e anniversaire de l'inauguration du Canal de Suez. « *Des habitants du secteur (de Vatan) ont participé, avec lui à la construction du canal. On en a déjà identifié quelques-uns. Il y en a certainement d'autres, mais il faudrait fouiller les archives de la Compagnie du canal, qui sont aux Archives nationales du monde du travail, à Roubaix.* » (La Nouvelle République)

L'exposition au Musée des Ponts et Chaussées aborde l'histoire du canal de Suez sous un angle jusqu'alors inédit. « *Nous avons voulu raconter l'épopée de sa construction depuis l'antiquité jusqu'à son inauguration le 17 novembre 1869, en la mettant en perspective avec l'histoire de l'ingénierie. L'œuvre de Ferdinand de Lesseps est en effet aussi celle des ingénieurs de son siècle dont il a su galvaniser le génie technique* », précise Michel Labrousse, conservateur du musée et concepteur de cette remarquable exposition en un parcours de huit étapes.

Le récit de l'épopée du canal commence à une époque très ancienne, avec les premiers projets de mise en communication de la mer Rouge avec la Méditerranée par les Égyptiens au temps des pharaons, en creusant un canal reliant la branche orientale du Nil au lac Amer ; idée reprise par les Romains, les Perses, les Vénitiens. Au fil des siècles, le vieux rêve se dessine peu à peu avec la campagne d'Égypte de Bonaparte, l'intervention des Saint-simoniens et de leur chef de file Prosper Enfantin, la création de la société d'études du canal de Suez en 1846 et enfin l'audacieux projet du percement de l'isthme de Suez repris par

Ferdinand de Lesseps. Il put se concrétiser grâce à ses liens d'amitié avec Mohammed Saïd Pacha ; l'appui de Louis Linant de Bellefonds, un ingénieur français en hydrologie installé en Egypte, au service des vice-rois depuis plusieurs années ; le développement du machinisme et la création en 1858 de la compagnie du canal pour financer les travaux.

Ce petit musée, perdu dans la campagne berri-chonne, dont les bâtiments ont été construits par le « grand français », a obtenu le label « Maison des illustres », en 2016 après le château de Valençay et la maison de George Sand à Nohant. Fort intéressant, très richement doté, il mérite d'être beaucoup plus connu et reconnu, à l'instar de notre groupe heureux de l'avoir découvert malgré la forte chaleur du moment.



Sortie Amboise et Le Clos Lucé

« Michèle Ridard »

Le 13 Juin 2019, 57 amis des Musées de Châteauroux se retrouvent à la gare routière pour une journée découverte du Château d'Amboise et du Clos Lucé.

A 10 h 30 après avoir gravi la montée de la rampe pédestre nous étions sur l'esplanade du château d'Amboise pour une promenade dans les jardins et découvrir la situation magnifique de ce château surplombant la Loire et la ville d'Amboise.



Il fait beau, le soleil est au rendez-vous notre guide nous a rejoints

Nous commençons la visite par la chapelle Saint Hubert. Elle a été édifiée par Charles VIII



en 1493 à l'emplacement de l'oratoire érigé par son père Louis XI. Elle doit sa notoriété notamment à la présence de la sépulture de Léonard de Vinci mort à Amboise le 2 Mai 1519. La chapelle réalisée par des artistes flamands et des maçons de la région dans un style gothique flamboyant. Elle est construite en tuffeau, pierre de Touraine. Les vitraux des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle évoquent la vie de Saint Louis. Une frise sculptée fait le tour de la chapelle, elle représente des végétaux et des animaux entrelacés.

A l'extérieur, le tympan représente Charles VIII et Anne de Bretagne.

Sur le linteau, remarquable, de la porte d'entrée a été sculptée la chasse de Saint Hubert.



Avant d'être rattaché à la couronne, le château appartenait à la puissante famille d'Amboise depuis plus de quatre siècles, puis il sera la résidence de plusieurs rois de France.

La reine Charlotte de Savoie, épouse de Louis XI y séjournera entre 1461 et 1483, son fils Charles de Valois, futur Charles VIII y naquit en 1470.

Charles VIII (1470-1498) et son épouse Anne de Bretagne marquent durablement Amboise. C'est lui qui transforme l'ancienne place forte médiévale en un palais gothique



somptueux. Il commande l'édification de deux logis d'apparat et la construction de deux tours cavalières aux dimensions exceptionnelles. En effet celles-ci permettaient aux cavaliers et aux attelages de relier la ville aux terrasses du château situées à plus de 40 mètres au-dessus de la ville.

Charles VIII mourut la veille de Pâques 1498 en se rendant avec son épouse dans les fossés du Château d'Amboise pour y voir jouer à la paume, son front heurta violemment un linteau de porte très bas et il décéda peu de temps après. Le décès prématuré du roi à l'âge de 28 ans l'empêcha de voir achevé son grand projet et il meurt sans héritier.

Son cousin Louis XII lui succède et épouse sa veuve Anne de Bretagne pour conserver ainsi la Bretagne dans le giron français ! Il poursuit les travaux de son cousin mais ne réside pas à Amboise.

François d'Angoulême qui a été éduqué à Amboise où il résidait avec sa mère Louise de Savoie, est fait duc de Valois par Louis XII qui n'a pas de descendant. Il règnera sous le nom de François I^{er} ;

Après son avènement en 1515, parti pour l'Italie, il n'en oublie pas pour autant le Château d'Amboise qu'il fait embellir à son retour : il réhausse l'aile Louis XII et fait décorer les lucarnes selon le gothique italien.

Nous avons aussi admiré la décoration intérieure et le beau mobilier Renaissance.



Le temps passe et nous rejoignons le parc du Clos Lucé où nous sommes attendus pour déjeuner à l'auberge du Prieuré dans une très belle salle où un menu médiéval nous est servi.

Vers 14h30 nous prenons le chemin du Clos Lucé pour la visite.

En 1490, Charles VIII achète le Clos Lucé et transforme la forteresse médiévale en château d'agrément. Il y fait construire un oratoire pour son épouse. Par la suite l'oratoire est décoré de peintures murales réalisées par les disciples de Léonard de Vinci.



Le château est situé dans un parc de 7 ha. La façade en briques rose et pierres blanches n'a presque pas été modifiée depuis la Renaissance. Certaines pièces du château ont été décorées au XXe siècle afin d'évoquer des pièces du XVIe siècle.



Mais ce qui marque le visiteur ce sont les 40 maquettes réalisées par IBM d'après les dessins de Léonard de Vinci que l'on découvre dans les quatre salles du sous-sol. Des animations 3D sont également présentées, elles permettent de comprendre le fonctionnement des inventions de Léonard





Nous poursuivons notre promenade dans les allées du parc pour rejoindre le pavillon où est exposée « La Cène », chef-d'œuvre d'or et de soie. Nous avons choisi cette date du 13 juin pour admirer cette exceptionnelle exposition qui se terminera courant Septembre 2019.



Le 500^e anniversaire de la mort de Leonard de Vinci se fêtait aussi à Amboise, au château du Clos Lucé, dernière demeure du génie italien. Ce site a pu s'enorgueillir

d'abriter l'espace d'un été, la monumentale tapisserie de *La Cène*, créée au XVI^e siècle d'après la célèbre peinture murale de Léonard de Vinci. C'est la première fois que ce chef-d'œuvre, méconnu du grand public quittait les musées du Vatican, dont il n'avait jamais bougé depuis 1553.

Avec ses 5 mètres de haut et ses 9,13 mètres de long, la tapisserie affiche les mêmes dimensions que la fresque réalisée par Léonard de Vinci, entre 1495 et 1498, dans le réfectoire du couvent Santa Maria delle Grazie, à Milan. Composée de soie, de fils d'or et d'argent, bordé de velours pourpre, le panneau reprend, au détail près, le dernier repas de Jésus avec ses apôtres interprété par le peintre.

Au début du XVI^e siècle, au cours ; d'une campagne d'Italie, Louis XII découvre la peinture murale de Santa Maria delle Grazie. La légende raconte qu'il aurait tenté de faire casser le mur pour la ramener en France ! La Cène ne franchit pas les Alpes bien sûr. Quelques années plus tard, Louise de Savoie et son fils François d'Angoulême- le futur François I^{er}- commandent une tapisserie sur le modèle de la fresque et la font tisser en Flandres.

Par la suite, François Ier l'offrira au pape Clément VII, en 1553, lors du mariage de sa nièce, Catherine de Médicis, avec son fils, Henri de Valois, héritier du trône. Au Clos Lucé, dans le pavillon dressé à cet effet, la tapisserie de 45 mètres carrés est entourée de tableaux et de dessins dans un circuit orchestré par Pietro Marani pour illustrer les liens artistiques étroits entre les deux pays au cours de la Renaissance.

Quatorze mois de rafraîchissement et d'études à la loupe ont ainsi permis de redonner à la tapisserie son lustre d'origine et d'en éclairer la datation. On sait désormais qu'elle a été tissée entre 1516 (année à laquelle Léonard de Vinci rejoint la France sur l'invitation du roi) et 1524. On ne sait pas si Léonard, avant sa mort en 1519, a supervisé la réalisation du carton qui a servi à faire ce chef-d'œuvre.



Croquis de Léonard de Vinci 1517

(Une grande partie de l'évocation du 500 ième Anniversaire de la mort de Léonard de Vinci provient de l'article de l'Express du 20/06/2019 rédigé par Laetizia Dannery)

Découverte de Copenhague et de ses environs

Du 03 au 08 septembre 2019

« Colette Ricci »

Située dans le nord de l'Europe, le Danemark est la porte d'entrée de la Scandinavie ; pas surprenant que nous ayons essuyé à Copenhague une météo capricieuse ! Notre séjour n'en fut pas pour autant gâché, la capitale danoise étant une ville pleine de charme où il y a beaucoup à voir.



Arrivés tôt dans l'après-midi, nous avons débuté notre programme de visites par un grand tour de ville en bus, ponctué de plusieurs arrêts dans le cœur de la cité. A peine l'aéroport quitté, le long de la route côtière s'est profilé l'élégant et spectaculaire pont-tunnel de l'Øresund qui relie depuis 2000 Copenhague à Malmö en Suède. Une écharpe de constructions ininterrompue s'est faite de plus en plus dense à l'approche du centre-ville qui n'est pas sans rappeler Amsterdam avec sa multitude de vélos, ses canaux, ses bateaux-mouches chargés de touristes, ses maisons étroites et colorées qui les bordent comme à København et Nyhavn, la carte postale par excellence de la capitale danoise.



Autour du port, le centre-ville associe de manière harmonieuse immeubles anciens, souvent inspirés du style Renaissance hollandaise, aux façades en brique rouge ornée de détails classiques en grès ou en pierre blanche, et petits immeubles à l'architecture avant-gardiste de pierre, verre et acier, conçus par de célèbres designers danois. Le cœur de Copenhague est un subtil mélange d'ancien comme la bourse du commerce surmontée d'une remarquable flèche torsadée composée de quatre queues de dragons enroulées ou le château de Rosenborg, et de contemporain comme l'opéra, le théâtre ou la nouvelle bibliothèque royale appelée «le Diamant noir». Les incendies ayant de multiple fois ravagé la capitale les édifices médiévaux ont quasiment disparu du tissu urbain.



Après un premier arrêt sur le port pour admirer l'opéra, le nouveau théâtre, les anciens entrepôts du XVIIIème transformés en bureaux et une partie de la flotte de l'OTAN réunie pour effectuer des manœuvres en mer Baltique, l'arrêt suivant nous a conduits devant

l'emblème de Copenhague, la statue de bronze de la Petite Sirène, assise et pensive sur un rocher à l'entrée du



port. Elle peut décevoir par sa taille réduite et son fond de décor industriel, mais son histoire est si émouvante ! Sur le retour, un arrêt à la magnifique fontaine de Gefion, illustration de la création mythique de l'île de Seeland qui jouxte le Kastelet, une caserne militaire dissimulée derrière une douve et une butte de terre en forme d'étoile, puis au palais royal d'Amalienborg. Il ne s'agit pas d'un, mais de quatre demeures aux façades néo-classiques identiques du milieu du XVIIIème siècle, disposées autour d'une place octogonale où trône la statue équestre de Frederik V à l'origine du quartier. Trois palais sont aujourd'hui la résidence d'hiver de la reine Margrethe II et de ses fils, le dernier abritant un musée. La Garde Royale veille sur la famille royale, assurant à heures fixes, le folklore monarchique très prisé des touristes. Commentée par notre guide Gudrun Holck, la visite s'est poursuivie en bus au travers de nombreux quartiers, dont le pittoresque quartier de Nyboder avec ses petites maisons jaunes agrémentées d'un carré de jardin, habitations érigées au XVIIème siècle pour loger le personnel de la marine, le Danemark étant sous Christian IV une grande puissance navale.

La reine reçoit au château de Christiansborg situé sur une île au cœur de Copenhague. Cet impressionnant et vaste palais d'allure austère est une reconstruction du début du XXème siècle, les deux précédentes constructions ayant été ravagées par le feu. Il occupe le site de la forteresse érigée

en 1167 pour l'évêque Absalon, place forte fondatrice de Copenhague. Le



premier palais nommé Christiansborg qui lui a succédé, fut résidence royale de 1443 à 1794. Aujourd'hui il héberge le Gouvernement, le Parlement et la Cour Suprême ; une aile du château est occupée par la reine pour les réceptions officielles dans de magnifiques salons que nous avons visités. Au bord du canal entourant l'île du Château, nous avons embarqué sur un bateau panoramique pour une heure de promenade nous donnant une image différente de la ville découverte à pied. Un bémol : la pluie qui s'est soudainement abattue en milieu de parcours !

La rencontre avec les Vikings du Danemark était au programme du séjour.



Notre première rencontre eut lieu à Roskilde, cité à trente kilomètres à l'ouest de Copenhague. Au fond de l'étroit fjord, ont été découverts en 1962 cinq bateaux coulés vers l'an mil en travers du chenal par les habitants de cet ancien port marchand, pour mettre fin à d'incessants pillages. Ont été retrouvés dans la vase deux navires de commerce, deux navires de

guerre et un petit bateau de pêche. Dans le musée ouvert sur le fjord qui expose les cinq épaves, des photos présentent les étapes par lesquelles sont passées les archéologues pour les sortir de l'eau, reconstituer chacun d'eux et les protéger de la désagrégation du bois, étapes reprises par la projection d'un petit film en français bien documenté.



A Roskilde, se dresse une magnifique cathédrale surplombant les eaux du fjord, construite à la demande de l'évêque Absalon au XII^{ème} siècle sur les restes d'un édifice viking. La construction qui s'échelonna jusqu'au XIV^{ème} juxtapose les styles roman et gothique. La façade est dominée par deux hautes flèches jumelles. C'est le premier grand édifice religieux bâti en brique rouge en Europe du nord ; c'est aussi la plus grande cathédrale du Danemark. Si la brique rouge est le matériau extérieur de l'édifice, le chaulage du revêtement des murs à l'intérieur constitue un contraste frappant qui accentue l'impression d'immensité et d'élévation de l'édifice.

Avec Margrethe I^{ère} au XV^{ème} siècle, la cathédrale devint la nécropole de la famille royale danoise.



Son tombeau, en marbre blanc sculpté, se situe derrière l'autel

surmonté d'un splendide retable doré réalisé à Anvers au milieu du XVI^{ème}. Au fil du temps de nombreuses chapelles funéraires ont été aménagées dans les bas-côtés, formant un étonnant patchwork de styles architecturaux qui reflète le goût de chaque souverain, fonction des tendances de son époque.

Copenhague est une ville d'une grande richesse artistique. Le musée National installé dans un ancien palais du XVIII^{ème} retrace l'histoire du Danemark de la préhistoire à nos jours. Avant d'accéder à la section Viking, nous avons traversé les superbes salles sur la préhistoire au Danemark.



Parmi les trésors exposés provenant de sépultures, un extraordinaire char solaire, daté de 1 400 av J-C, est considéré comme le pendant nordique de la barque solaire dans l'Egypte ancienne : un disque de vingt-cinq centimètres de diamètre en bronze recouvert d'une fine couche d'or, tiré par un cheval stylisé. Autre objet remarquable, le chaudron d'argent de Gundestrup du 1^{er} siècle av J-C présentant des divinités de la mythologie celte. Dans un coffre de bois façonné dans un tronc d'arbre, la jeune fille blonde d'Egtved, datée d'environ 500 av J-C, a retenu l'attention : son corps a été retrouvé momifié dans une tourbière. Enroulée dans une peau de bœuf recouvrant une couverture de laine, elle portait une blouse en laine cousue et une jupe en cordelettes de laine retenue par une ceinture torsadée ornée

d'une boucle en bronze. Elle portait aussi une boucle d'oreille et deux bracelets de bronze. Ont suivi les salles sur les Vikings (du IX^e au XI^e siècle de notre ère) avec de nombreux bijoux, des pièces de monnaie, des armes et tout un ensemble de pierres runiques. Cette exposition était complétée par une intéressante scénographie sur les différents vêtements masculins et féminins en fonction de la hiérarchie sociale, le port de la chevelure et des accessoires capillaires. Ainsi, derrière l'image populaire qui a été souvent retenue des vikings, des barbares sanguinaires, nous avons découvert une civilisation très évoluée.



Le musée des Beaux-Arts, le plus grand musée d'art du Danemark, est composé de deux bâtiments : en façade un édifice de style Renaissance italienne de la fin XIX^e et en arrière une extension fin XX^e reliés par une allée de sculptures recouverte d'une verrière. Nous y avons visité de superbes expositions de peintures : la riche collection des maîtres danois du XIX^e, la peinture française de 1900 à 1930 et la peinture danoise fin XIX^e/début XX^e siècle. La peinture française y est représentée par des œuvres des plus grands artistes de l'époque postimpressionniste, tels Derain, Matisse, Modigliani, Marquet, Picasso... qu'il est nul besoin de décrire tant est grande leur renommée. Valait aussi le détour, la riche collection des peintres danois de l'Age d'or artistique, peu connus en France, tels Eckersberg, Hansen... qui ont peint des scènes de la vie rurale pleines de

sérénité et des paysages de bords de mer, à l'image de ce qu'était l'économie du Danemark au XIX^e siècle. L'un des principaux artistes de cette période s'est exprimé dans un style très différent : les scènes des intérieurs bourgeois aux tons ternes de Hammershøi dégagent une impression de profonde solitude.



La Glyptothek, conçue en 1882 par Carl Jacobsen, fils du fondateur de la brasserie Carlsberg, a été construite pour accueillir sa collection personnelle. Ce musée, véritable bijou d'architecture danoise, donne à l'arrière sur un magnifique jardin d'hiver à la végétation luxuriante, abritée par un grand dôme de verre. Cette oasis au cœur de la ville fait le lien avec un édifice moderne hébergeant la collection des peintures françaises et notamment la belle rétrospective temporaire sur l'œuvre de Bonnard. Cette exposition organisée grâce à de nombreux prêts de musées étrangers s'intitulait « la couleur de la mémoire » : Bonnard peignait de mémoire dans son atelier des scènes figuratives aux limites de l'abstraction. Coloriste talentueux, il réalisa des paysages méditerranéens vibrant de lumière et des scènes intimes peuplées de personnages en contemplation silencieuse. Ce musée regroupe aussi ce qui est considéré comme la plus grande collection Rodin hors de France dont nous n'avons pu avoir qu'un simple aperçu pour s'être trop attardés à l'exposition Bonnard et sur la terrasse panoramique.



Dans et autour de Copenhague, nombreux sont les châteaux royaux qui rappellent l'ancienne puissance du Danemark stratégiquement situé entre mer du Nord et mer Baltique. Au nord de Seeland, au niveau le plus resserré du détroit de l'Øresund, le château de Kronborg à Elsinore fut édifié à la fin du XVI^{ème} par Frederik II pour collecter les droits de douane sur les cargaisons de tous les navires le franchissant. Une vie de cour fastueuse s'y installa. Quelques années plus tard, un incendie le ravagea mais il fut reconstruit à l'identique par son fils Christian IV. Kronborg est mondialement connu grâce à Hamlet de Shakespeare qui l'a choisi pour cadre de sa tragédie. Forteresse à l'extérieur, c'est un agréable château de plaisance à l'intérieur des remparts.



A quelques kilomètres au sud, le château de Frederiksborg à Hillerød fut un palais aussi érigé par Frederik II ; il a été ensuite presque entièrement rebâti par Christian IV dans le style Renaissance hollandaise. Edifié sur trois îlots au milieu d'un lac, il est le plus grand et le plus beau palais de toute la Scandinavie, ce qui en fait le « Versailles danois ». Ses hautes façades de



brique rouge surmontées de clochetons et de toits de cuivre vert se reflétant dans l'eau, lui confèrent un réel cachet. Lieu de résidence et de sacre des monarques de 1660 jusqu'en 1848, il renaquit très vite de ses cendres après un grand incendie survenu en 1859. A présent, il est le musée national d'Histoire danoise : les salles sont magnifiquement meublées avec du mobilier et des objets de décoration d'époque, ainsi que de nombreux tableaux accrochés par ordre chronologique de tous les souverains danois et de leur famille. Depuis les fenêtres, nous avons pu apercevoir un très beau jardin à la française.

Le dernier château royal visité, devenu musée, est celui de Rosenborg commandé par Christian IV à Copenhague. Ce souverain du XVII^{ème} siècle l'a fait construire hors des remparts de la ville, en plusieurs étapes successives, pour en faire une magnifique résidence d'été de style Renaissance hollandaise, entourée d'un joli parc. Il est le seul qui soit parvenu en l'état laissé par son concepteur ! Les salles, certaines intimistes, regorgent de mobiliers pouvant donner une sensation d'étouffement.





La plus grande salle se trouve au 3^{ème} étage : elle servait de salle des fêtes. Y sont installés le trône du couronnement des rois absolutistes en ivoire et en dent de narval ainsi que le trône en argent des reines, devant lesquels trois lions d'argent semblent monter la garde. Les murs, tendus d'immenses tapisseries, relatent les guerres menées par Christian IV contre la Suède. En sous-sol sont exposés les bijoux de la couronne danoise protégés par la Garde nationale.

Sur la route côtière entre Elseneur et Copenhague, nous avons marqué un temps d'arrêt au manoir de Karen Blixen, célèbre auteure danoise de « La ferme africaine », ouvrage biographique porté à l'écran sous le titre « Out of Africa ». La demeure, regagnée suite à la faillite de la plantation de café familiale au Kenya, est telle que la baronne Blixen l'a laissée à sa mort en 1962 : quelques souvenirs Masaï ramenés par son frère, des aquarelles et peintures qu'elle réalisa, des photos de sa famille et de Denys Hatton, son grand amour, un aristocrate anglais organisateur de safaris rencontré en 1918 et disparu en 1931 dans un accident d'avion. Une

parenthèse appréciée après tant d'intérieurs royaux !

Le séjour s'acheva par une soirée au parc Tivoli, lieu incontournable lors d'une visite à Copenhague. Situé en centre-ville, il est le plus ancien et le plus visité au monde. Avec ses nombreux manèges à forte sensation, ses multiples restaurants et guinguettes, ses constructions exotiques, son lac et sa rivière, ses milliers de fleurs en massifs ou en corbeilles et son animation sonore devant le podium de plein air très apprécié par des centaines de jeunes, c'est un parc d'attraction exceptionnel. Dès la tombée de la nuit, surgit alors un monde féérique rempli de lumières multicolores éclairant un décor irréel de pagode, palais des Mille et Une nuits, galion de pirates...

Après avoir sillonné une bonne partie de l'île de Seeland, arriva l'heure du retour, terme d'un voyage dépaysant dans une région si différente de la nôtre. Un séjour toujours trop court qui laissera, à n'en pas douter, de beaux souvenirs à chacun d'entre-nous.



Sortie au château d'Ars**Jeudi 26 septembre 201****« Jean Claude André »**

Les Amis des Musées avaient pris rendez-vous, en ce beau jeudi de début d'automne, pour se rendre au château d'Ars, afin de découvrir l'exposition rétrospective consacrée à la vie et à l'œuvre de Cécile Reims, organisée par le Musée George Sand et de la Vallée Noire.

Notre visite a été pilotée par la Directrice du musée : Vanessa Weinling qui avait préparé cette rétrospective, depuis deux ans, avec la complicité et la confiance de Cécile Reims. Ce rapprochement de l'artiste et de la respon-



sable de l'exposition, en parfaite osmose, avec le même souci d'intelligence des yeux et du cœur s'affiche dès les premiers propos de notre guide.

On entend la voix de la frêle Cécile (92ans) qui se penche sur sa traversée de siècle presque miraculeuse... de 1927 à nos jours.

L'univers et la vie de Cécile s'ouvrent à nous dans les deux grandes salles du 1er étage du château.

En préambule, cette voix assurée de Cécile résonne dans ma tête lorsque je passe la saluer dans la grande maison castraise, demeure d'artistes, du 17, rue Notre-Dame : " Graver l'instant, graver l'émotion, comme un défi aux lois du temps. Le temps de la gravure est déjà une œuvre en soi".

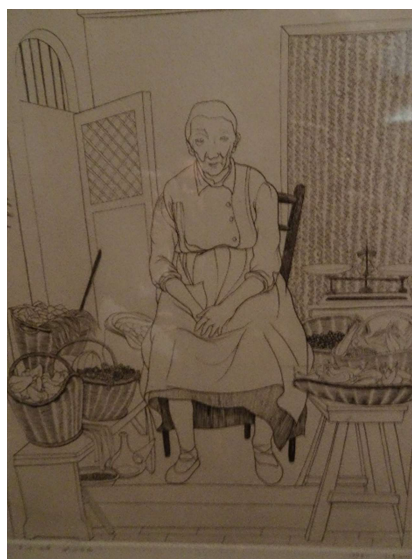
L'exposition nommée " l'ombre portante" présentait jusqu'au 1er octobre 2019 cent cinquante œuvres prêtées notamment par le Musée Saint-Roch, le Musée du Judaïsme... et de tableaux marquants signés Fred Deux accompagnés de nombreux documents personnels de Cécile Reims qui n'avaient jamais été présentés au public.



Vanessa Weinling nous a proposé une première partie consacrée à son enfance, à sa vision face à la guerre et au massacre de sa famille en Lituanie qui la marquera à vie, ses études brillantes en France, puis à la terrible et sombre période symbolisée par l'étoile jaune, ses pas dans la résistance, son engagement sans faille en Israël dans la Haganah. La tuberculose se manifeste et précipite son retour en France. Soignée, elle s'adonne au dessin et découvre sa vocation : la gravure, en 1945. Elle effectuera ses premiers pas d'artiste aux côtés de son maître graveur Joseph Hecht.

En seconde partie, Vanessa Weinling revient sur l'extraordinaire rencontre en 1951, avec Fred Deux, si différent de Cécile, mais qui deviendra le compagnon d'une vie de passion consacrée à l'Art et à la création.

Une rechute de la maladie oblige le couple à quitter Paris et à s'installer dans le Haut-Bugey d'abord pour se soigner puis y vivre dans le village de Corcelles.



Initiée au tissage, Cécile assure l'existence du couple en vendant ses pièces uniques aux grands couturiers parisiens pendant que Fred



rivé à sa table de travail entretiendra, sans cesse," la source conjuguant l'infini de la matière à celui de l'imaginaire" selon l'observation de l'un de ses admirateurs...

Ils quitteront la montagne de Lacoux en 1973 pour s'installer en Boischaut-Sud, au Couzat, avant de gagner La Châtre en 1985 dans la grande maison du 17, rue Notre-Dame : sanctuaire culturel des arts premiers, des livres, des tableaux et gravures aimés de manière fusionnelle par ce couple hors pair..

Le retour à la gravure s'inscrit en 1967 lorsque Cécile accepte de consacrer son burin à reproduire, et de quelle manière, les dessins de Hans Bellmer. Elle écrit : " La facture du dessin, elle, permettait à mon burin d'inventer, d'aller beaucoup plus loin que je ne serais allée par moi-même"

Puis elle découvre Léonor Fini et dit" avec elle, j'étais sur scène et dans les coulisses" puis elle gravera pour Fred et là elle constate que : " ...avec les dessins de Fred burin et pointe devaient être modulés"...

Voilà les sommets atteints par deux des plus grands artistes surréalistes du XXe siècles réfugiés dans ce paisible et discret Boischaut-Sud.

L'exposition s'achevait sur le retour à la gravure personnelle de Cécile avec sa " Chenille" d'après Pierre Lyonet, "les Tarots", " les gardiens du silence", " les "forteresses de paille"

et "les plaies d'arbres" recueillies sur la place de l'Abbaye à La Châtre ; elle leur confiait:" je



vous ai donné la parole, arbres, mes frères. Puissé-je ne pas vous avoir trahis".

Ce 26 septembre, Cécile n'a pas pu nous accompagner dans le périple de sa vie et de son œuvre mais elle était ô combien présente par la voix de notre guide.

Devant la vitrine présentant l'étoile jaune, je l'entends à nouveau nous confier : " ne pas subir" et, avec Fred, prononçant d'une même voix : " Quelqu'un, petite lumière qui a traversé l'épaisseur des siècles a dit " qu'une vie sans



épreuves n'est pas une vie vécue ». S'il en est ainsi, j'aurai intensément vécu jusqu'à la fin ".

Oui, vous avez vécu ...Merci Cécile et Vanessa pour cette quête d'une destinée hors du commun qui avait bien mérité une salve d'applaudissements.

DESCRIPTION DES INTERVENTIONS RÉALISÉES**« DEPLORATION DU CHRIST »**

Auteur : d'après « ANNIBALE CARRACCI »

Technique : Huile sur TOILE

Mesures : 89,5 X 116,5cm

**DESCRIPTION DE L'ETAT DE CONSERVATION DE L'OEUVRE
AVANT INTERVENTION**

Anciennes restaurations : rentoilage dont la toile se décolle et n'assure plus de maintien. Ayant pour conséquence une forte déformation de la toile et de la couche picturale côté haut dextre. Déchirure dont la reprise matière et couleur est très visible, vernis jauni et fortement encrassé. La dépose de la toile et la consolidation des déchirures à minima sera choisie pour conserver au mieux cette œuvre très endommagée.

Le décroissage et dévernissage permettra de redonner une justesse des tonalités originales. Le retrait des anciens mastics lisses et la pose et structuration permettront à la retouche de couleur une meilleure intégration plus discrète. La pose de bords de tension sur les bords de toile permettra de retendre la toile sur son châssis le vernis final protégera l'œuvre

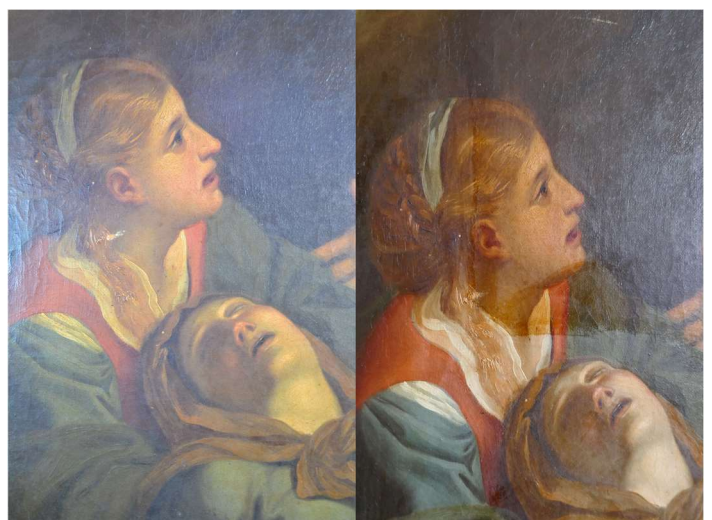




Photo du tableau restauré avant de retrouver sa place dans son encadrement

*Atelier de Conservation et Restauration de Tableaux Caroline Camugli
86 rue des Halles 37000 Tours*

DESCRIPTION DES INTERVENTIONS RÉALISÉES

« PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET DU PRINCE IMPÉRIAL »

Auteur : D'après « WINTERHALTER »

Technique : Huile sur TOILE

Mesures : 127 X 87 cm

DESCRIPTION DE L'ETAT DE CONSERVATION DE L'OEUVRE AVANT INTERVENTION

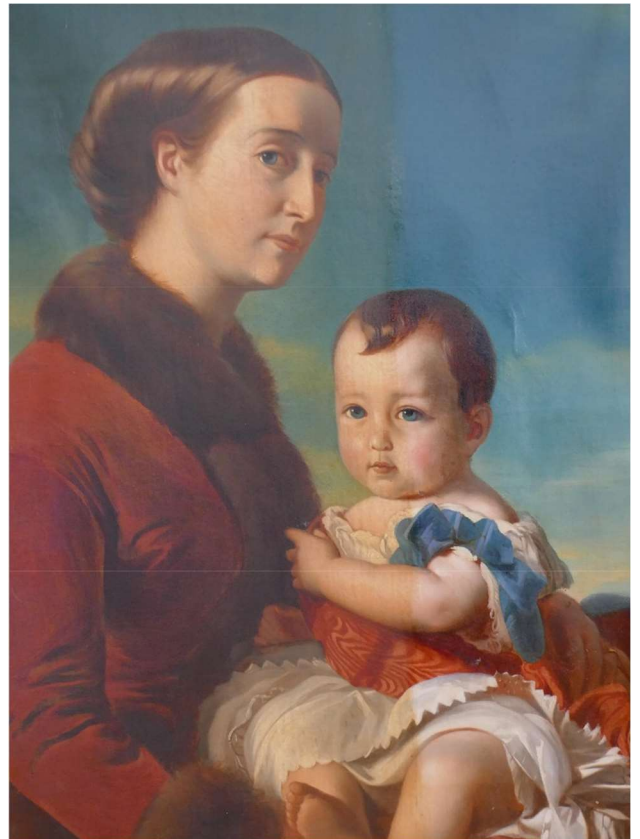
Le châssis comportant des galeries d'insectes xylophages a été traité.

La toile est déformée en drapeau dans la partie haute, et de nombreux plis sur les pourtours. La toile a été déposée, remise en plan et des bords de tension encollés permettent de la retendre sur son châssis d'origine.

Une pièce de toile au revers maintient une ancienne déchirure sur la gauche de la tête. Une ancienne restauration à cet endroit étant perceptible, elle a été retirée et remplacée. Le vernis étant fortement jauni altérait les couleurs. Il a été retiré.



Quelques détails avant les restaurations





Quelques éléments des tableaux avant leur restauration

Vernis dégradés, déchirures en plusieurs endroits

Les amis des musées de Châteauroux ont participé au financement de ces restaurations

*Atelier de Conservation et Restauration de Tableaux Caroline Camugli
86 rue des Halles 37000 Tours*



Eugénie portant son fils Louis Napoléon, par Winterhalter (1857)